



CHAPITRE VIII.

Description plus particulière des Habitans d'Otahiti, de la vie domestique, des mœurs & des Arts de ces Insulaires.

ANN. 1767.
Juillet.

APRÈS avoir séjourné à la hauteur d'Otahiti, depuis le 24 Juin, jusqu'au 27 Juillet, je vais donner une description de ses habitans, des arts & des mœurs de ces Insulaires, autant que j'ai pu les connoître. Mais, comme j'ai été malade & obligé de garder le lit, ma narration sera moins exacte & moins détaillée que si j'avois joui d'une santé meilleure.

LES habitans de cette Isle sont grands, bienfaits, agiles, dispos, & d'une figure agréable. La taille des hommes est en général de cinq pieds sept à cinq pieds dix pouces, & il y en a peu qui soient plus petits ou d'une taille plus haute. Celle des femmes est de cinq pieds six pouces. Le teint des hommes est basané, & ceux qui vont sur l'eau l'ont beaucoup plus bronzé que ceux qui vivent toujours à terre. Leurs cheveux sont ordinairement noirs, mais quelquefois bruns, rouges ou blonds, ce qui est digne de remarque, parce que les cheveux de tous les naturels d'Asie, d'Afrique & d'Amérique sont noirs sans exception; ils les nouent dans une seule touffe sur le milieu de la tête, ou en deux parties une de chaque côté; d'autres pourtant les

laissent flottants, & alors ils bouclent avec beaucoup de roideur ; les enfans des deux sexes les ont ordinairement blonds. Leurs cheveux sont arrangés très-proprement, quoiqu'ils ne connoissent point l'usage des peignes ; ceux à qui nous en avons donné, savoient très-bien s'en servir. C'est un usage universel parmi eux de s'oindre la tête avec une huile de cocos, dans laquelle ils infusent la poudre d'une racine qui a une odeur approchante de celle de la rose. Toutes les femmes sont jolies & quelques-unes d'une très-grande beauté. Ces Insulaires ne paroissent pas regarder la continence comme une vertu, les Otahitiennes vendent leurs faveurs à nos gens librement & en public, & même leurs peres & leurs freres nous les amenoient souvent eux-mêmes, afin de transiger sur cet article ; ils connoissent pourtant le prix de la beauté, & la grandeur du clou qu'on nous demandoit pour la jouissance d'une femme, étoit toujours proportionnée à ses charmes. Les Insulaires, qui venoient nous présenter des filles au bord de la rivière, nous montroient avec un morceau de bois la longueur & la grosseur du clou pour lequel ils nous les céderoient. Si nous consentions au marché, ils nous les envoyoient sur un bateau : car nous ne permettions pas aux hommes de traverser la rivière. L'équipage faisoit ce trafic depuis long-tems, lorsque les Officiers s'en apperçurent, quand quelques-uns de nos gens s'écartoient un peu pour aller recevoir des femmes, ils avoient la précaution d'en mettre d'autres en sentinelle pour n'être pas découverts. Dès que j'en fus informé, je ne m'étonnai plus qu'on arrachât les fers & les clous du vaisseau, & qu'il fût en

ANN. 1767.
Juillet.

ANN. 1767.
Juillet.

danger d'être mis en pièces ; tout notre monde avoit par jour des provisions fraîches & des fruits autant qu'ils pouvoient en manger, & j'avois été embarrassé jusqu'alors d'expliquer d'où provenoit cette détérioration. L'habillement des hommes & des femmes est de bonne grace, & leur sied bien ; il est fait d'une espèce d'étoffe blanche, que leur fournit l'écorce d'un arbruste, & qui ressemble beaucoup au gros papier de la Chine. Deux pièces de cette étoffe forment leur vêtement ; l'une qui a un trou au milieu pour y passer la tête, pend depuis les épaules jusqu'à mi-jambe devant & derrière ; l'autre a quatre ou cinq verges de longueur & à-peu-près une de largeur ; ils l'enveloppent autour de leur corps sans la ferrer. Cette étoffe n'est point tissue ; elle est fabriquée comme le papier, avec les fibres ligneuses d'une écorce intérieure qu'on a mises en macération, & qu'on a ensuite étendues & battues les unes sur les autres. Les plumes, les fleurs, les coquillages & les perles font partie de leurs ornemens & de leur parure ; ce sont les femmes sur-tout qui portent les perles ; j'en ai acheté environ deux douzaines de petites ; elles sont d'une couleur assez brillante, mais elles sont toutes écaillées par les trous qu'on y a fait. M. Furneaux en vit plusieurs dans son excursion à l'Ouest de l'Isle ; mais il ne put en acheter aucune quoi qu'il en offrit. Je remarquai que c'est ici un usage universel parmi les hommes & les femmes de se peindre les fesses & le derrière des cuisses, avec des lignes noires très-ferrées, & qui représentent différentes figures ; ils se piquent la peau avec la dent d'un instrument assez ressemblant à un peigne, & ils
mettent

mettoient dans les trous une espèce de pâte composée d'huile & de suie qui laisse une tache ineffaçable. Les petits garçons & les petites filles au-dessous de douze ans, ne portent point ces marques ; nous vîmes quelques hommes dont les jambes étoient peintes en échiquier de la même manière, & il nous parut qu'ils avoient un rang distingué & une autorité sur les autres Insulaires. Un des principaux suivans de la Reine nous sembla beaucoup plus disposé que le reste des Otahitiens à imiter nos manières, & nos gens, dont il devint bientôt l'ami, lui donnèrent le nom de Jonathan. M. Furneaux le revêtit d'un habit complet à l'Angloise, qui lui alloit très-bien ; nos Officiers étoient toujours portés à terre, parce qu'il y avoit un banc de sable à l'endroit où nous débarquions ; Jonathan, fier de sa nouvelle parure, se faisoit aussi porter par quelques-uns de ses gens. Il entreprit bientôt de se servir du couteau & de la fourchette dans ses repas ; mais, lorsqu'il avoit pris un morceau avec sa fourchette, il ne pouvoit pas venir à bout de conduire cet instrument ; il portoit sa main à sa bouche, entraîné par la force de l'habitude, & le morceau qui étoit au bout de la fourchette alloit passer à côté de son oreille.

ANN. 1767.
Juillet.

LES Otahitiens se nourrissent de cochons, de volailles, de chiens & de poissons, de fruit-à-pain, de bananes, d'ignames, de pommes & d'un autre fruit aigre, qui n'est pas bon en lui-même, mais qui donne un goût fort agréable au fruit-à-pain grillé, avec lequel ils le mangent souvent. Il y

ANN. 1767.
Juillet.

a dans l'Isle beaucoup de rats , mais je n'ai pas vu qu'ils les mangeassent. La rivière fournit de bons mullets , mais ils ne sont ni gros , ni en grande quantité : ils trouvent sur le récif des conques , des moules & d'autres coquillages qu'ils prennent à la marée basse , & qu'ils mangent crus avec du fruit-à-pain , avant de retourner à terre. La rivière produit aussi de belles écrevisses ; & , à peu de distance de la côte , ils pêchent avec des lignes & des hameçons de nacre-de-perle , des perroquets de mer & d'autres espèces de poissons , qu'ils aiment si passionnément , qu'ils ne voulurent jamais nous en vendre , malgré le haut prix que nous leur en offrions. Ils ont encore de très-grands filets à petites mailles , avec lesquels ils pêchent certains poissons de la grosseur des sardines. Tandis qu'ils se servoient de leurs lignes & filets avec beaucoup de succès , nous voulûmes les employer aussi , mais nous ne primes pas un seul poisson ; nous nous procurâmes quelques-uns de leurs hameçons & de leurs lignes , mais n'ayant pas leur adresse , nous ne réussîmes pas mieux.

Voici la manière dont ils apprêtent leurs alimens. Ils allument du feu en frottant le bout d'un morceau de bois sec sur le côté d'un autre , à-peu-près comme nos Charpentiers aiguissent leurs ciseaux ; ils font ensuite un creux d'un demi-pied de profondeur & de deux ou trois verges de circonférence ; ils en pavent le fond avec de gros cailloux unis , & ils font du feu avec du bois sec , des feuilles & des coques de noix de cocos. Lorsque les pierres sont assez chaudes , ils

séparent les charbons & retirent les cendres sur les côtés ; ils couvrent le foyer d'une couche de feuilles vertes de cocotiers , & ils y placent l'animal qu'ils veulent cuire , après l'avoir enveloppé de feuilles de plane ; si c'est un petit cochon , ils l'apprêtent ainsi sans le dépecer , & ils le coupent en morceaux s'il est gros. Lorsqu'il est dans le foyer , ils le recouvrent de charbons , & ils mettent par-dessus une autre couche de fruits-à-pain & d'ignames , également enveloppés dans des feuilles de plane ; ils y répandent ensuite le reste des cendres , des pierres chaudes , & beaucoup de feuilles de cocos ; ils revêtent le tout de terre , afin d'y concentrer la chaleur. Ils ouvrent le trou après un certain tems proportionné au volume de ce qu'on y fait cuire ; ils en tirent les aliments qui sont tendres , pleins de suc , & , suivant moi , beaucoup meilleurs que si on les avoit apprêtés de toute autre manière : le jus des fruits , & l'eau salée forment toutes leurs sauces. Ils n'ont pas d'autres couteaux que des coquilles avec lesquelles ils découpent très-adroitement & dont ils se servent toujours.

ANN. 1767.
Juillet.

NOTRE Canonnier, pendant la tenue du marché, avoit coutume de dîner à terre ; il n'est pas possible de décrire l'étonnement & la surprise qu'ils témoignèrent, lorsqu'ils virent qu'il faisoit cuire son cochon & sa volaille dans une marmite. J'ai observé plus haut qu'ils n'ont point de vase ou poterie qui aille au feu , & qu'ils n'ont aucune idée de l'eau chaude & de ses effets. Dès que le vieillard fut en possession du pot de fer que nous lui avions donné , lui & ses amis y firent bouillir leurs aliments. La

ANN. 1767.
Juillet.

Reine & plusieurs des chefs, qui avoient reçu de nous des marmites, s'en servoient constamment; & les Otahitiens alloient en foule voir cet instrument, comme la populace va contempler un Spectacle de monstres & de marionettes dans nos foires d'Europe. Il nous parut qu'ils n'ont d'autre boisson que de l'eau, & qu'ils ignorent heureusement l'art de faire fermenter le suc des végétaux pour en tirer une liqueur enivrante. Nous avons déjà dit qu'il y a dans l'Isle des cannes à sucre; mais, à ce qu'il nous sembla, ils n'en font d'autre usage que de les mâcher, & même cela ne leur arrive pas habituellement; ils en rompent seulement un morceau lorsqu'ils passent par hasard dans les lieux où croît cette plante.

Nous n'avons pas eu beaucoup d'occasions de connoître en détail leur vie domestique & leurs amusemens; nous jugeâmes par leurs armes & les cicatrices que portoient plusieurs d'entr'eux, qu'ils font quelquefois en guerre; nous vîmes par la grandeur de ces cicatrices, qu'elles étoient les suites des blessures considérables que leur avoient faites des pierres, des massues, & d'autres armes obtuses; nous reconnûmes aussi par-là, qu'ils avoient fait des progrès dans la Chirurgie, & nous en eûmes bientôt des preuves plus certaines. Un de nos Matelots étant à terre se mit une écharde dans le pied: comme notre Chirurgien étoit à bord, un de ses camarades s'efforça de la tirer avec un canif; mais après avoir fait beaucoup souffrir le patient, il fut obligé d'abandonner l'entreprise. Notre vieil Otahitien présent à cette scène, appella alors un

de ses compatriotes qui étoit de l'autre côté de la rivière. Celui-ci examina le pied du Matelot & courut sur le champ au rivage. Il prit une coquille qu'il rompit avec ses dents, & au moyen de cet instrument il ouvrit la plaie & en arracha l'écharde dans l'espace d'une minute. Sur ces entrefaites, le vieillard qui étoit allé à quelques pas dans le bois, rapporta une espèce de gomme qu'il appliqua sur la blessure; il l'enveloppa d'un morceau d'étoffe, & dans deux jours le Matelot fut parfaitement guéri. Nous apprîmes ensuite que cette gomme distille d'un prunier; notre Chirurgien s'en procura & l'employa avec beaucoup de succès comme un baume vulnéraire.

ANN. 1767.
Juillet.

J'AI déjà décrit les habitations de ces heureux Insulaires; outre leurs maisons, nous vîmes des hangars fermés, & sur les poteaux qui soutiennent ces édifices plusieurs figures grossièrement sculptées, d'hommes, de femmes, de chiens & de cochons. Nous nous aperçûmes que les Naturels du pays entroient de tems en tems dans ces édifices d'un pas lent & avec la contenance de la douleur, & nous conjecturâmes que c'étoient les cimetières où ils dépofoient leurs morts. Le milieu des hangars étoit bien pavé avec de grandes pierres rondes, mais il nous parut qu'on n'y marchoit pas souvent, car l'herbe y croissoit par-tout. Je me suis appliqué avec une attention particulière à découvrir si les Otahitiens avoient un culte religieux, mais je n'en ai pas pu reconnoître la moindre trace.

LES pirogues de ces peuples sont de trois espèces différentes. Quelques-unes sont composées d'un seul arbre & portent de deux à six hommes. Ils s'en ser-

ANN. 1767.
Juillet.

vent sur-tout pour la pêche, & nous en avons toujours vu un grand nombre occupées sur le récif. D'autres sont construites de planches, jointes ensemble très-adroitement; elles sont plus ou moins grandes & portent de dix à quarante hommes. Ordinairement ils en attachent deux ensemble, & entre l'une & l'autre ils dressent deux mâts. Les pirogues simples n'ont qu'un mât au milieu du bâtiment & un balancier sur un des côtés. Avec ces navires ils font voile bien avant dans la mer, & probablement jusques dans d'autres isles, d'où ils rapportent des fruits du plane, des bananes, des ignames, qui semblent y être plus abondans qu'à Otahiti. Ils ont une troisième espèce de pirogues qui paroissent destinées principalement aux parties de plaisir & aux fêtes d'appareil; ce sont de grands bâtimens sans voiles, dont la forme ressemble aux gondoles de Vénise; ils élèvent au milieu une espèce de toit, & ils s'asseyent les uns dessus, les autres dessous. Aucun de ces derniers bâtimens n'approcha du vaisseau, excepté le premier & le second jour de notre arrivée; mais nous en voyions trois ou quatre fois par semaine, une procession de huit ou dix, qui passoient à quelque distance de nous, avec leurs enseignes déployées & beaucoup de petites pirogues à leur suite, tandis qu'un grand nombre d'Habitans les suivoient en courant le long du rivage. Ordinairement ils dirigeoient leur marche vers la pointe extérieure d'un récif, situé à environ quatre milles à l'Ouest de notre mouillage: après s'y être arrêtés l'espace d'une heure, ils s'en retournoient. Ces processions, cependant, ne se font jamais que dans un beau tems, & tous les Otahitiens

qui sont à bord sont parés avec plus de soin, quoique dans les autres pirogues ils ne portent qu'une pièce d'étoffe autour de leurs reins. Les rameurs & ceux qui gouvernoient le bâtiment étoient habillés de blanc; les Otahitiens assis sur le toit & dessous étoient vêtus de blanc & de rouge, & les deux hommes montés sur la proue de chaque pirogue étoient habillés tout en rouge. Nous allions quelquefois dans nos bateaux pour les examiner, & quoique nous n'en approchassions jamais de plus d'un mille, nous les voyions pourtant avec nos lunettes aussi distinctement que si nous avions été au milieu d'eux.

ANN. 1767.
- Juillet.

Ils fendent un arbre dans la direction de ses fibres en planches aussi minces qu'il leur est possible; & c'est de ces morceaux de bois qu'ils construisent leurs pirogues. Ils abattent d'abord l'arbre avec une hache faite d'une espèce de pierre dure & verdâtre, à laquelle ils adaptent un manche fort adroitement. Ils coupent ensuite le tronc suivant la longueur dont ils veulent en tirer des planches. Voici comment ils s'y prennent pour cette opération. Ils brûlent un des bouts jusqu'à ce qu'il commence à se gercer, & ils le fendent ensuite avec des coins d'un bois dur. Quelques-unes de ces planches ont deux pieds de largeur & quinze à vingt de long. Ils en aplaniennent les côtés avec des petites haches qui sont également de pierre; six ou huit hommes travaillent quelquefois sur la même planche; comme leurs instrumens sont bientôt émouffés, chaque ouvrier a près de lui une coque de noix de coco remplie d'eau, & une pierre polie, sur laquelle il aiguise sa hache presque à

ANN. 1767.
Juillet.

toutes les minutes. Ces planches ont ordinairement l'épaisseur d'un pouce ; ils en construisent un bateau , avec toute l'exactitude que pourroit y mettre un habile Charpentier. Afin de joindre ces planches , ils font des trous avec un os attaché à un bâton qui leur sert de vilibrequin ; dans la suite ils se servirent pour cela de nos clous avec beaucoup d'avantage : ils passent dans ces trous une corde treffée qui lie fortement les planches l'une à l'autre. Les coutures sont calfatées avec des joncs secs , & tout l'extérieur du bâtiment est enduit d'une gomme que produisent quelques - uns de leurs arbres & qui remplace très-bien l'usage de la poix.

Le bois dont ils se servent pour leurs grandes pirogues est une espèce de pommier , très - droit & qui s'élève à une hauteur considérable. Nous en mesurâmes plusieurs qui avoient près de huit pieds de circonférence au tronc & vingt à quarante de contour à la hauteur des branches , & qui étoient par-tout à - peu - près de la même grosseur. Notre Charpentier dit qu'à d'autres égards ce n'étoit pas un bon bois de construction , parce qu'il est très-léger. Les petites pirogues ne sont que le tronc creusé d'un arbre à - pain , qui est encore plus léger & plus spongieux. Le tronc a environ six pieds de circonférence & l'arbre en a vingt à la hauteur des branches.

Les principales armes des Otahitiens sont les massues , les bâtons noueux par le bout , & les pierres qu'ils lancent avec la main ou avec une fronde. Ils ont des arcs & des flèches ; la flèche n'est pas pointue , mais seulement

ment terminée par une pierre ronde , & ils ne s'en fervent que pour tuer des oiseaux.

ANN. 1767.
Juillet.

JE n'ai vu aucune tourterelle pendant tout le tems que j'ai été à Otahiti , cependant lorsque j'en montrai aux Habitans quelques petites que j'avois apportées de l'isle de la *Reine Charlotte* , ils me firent signe qu'ils en avoient de beaucoup plus grosses. Je regrettai la perte d'un bouc qui mourut bientôt après notre départ de *San-Jago* , sans que ni l'une ni l'autre de deux chèvres que nous avions fût pleine. Si le bouc avoit encore été vivant , j'aurois débarqué ces trois animaux dans l'isle , & si les chèvres étoient devenues pleines , je les y aurois laissées , & je crois que dans peu d'années ils auroient peuplé Otahiti d'animaux de leur espèce.

LE climat d'Otahiti paroît très-bon , & l'isle est un des pays les plus sains & les plus agréables de la terre. Nous n'avons remarqué aucune maladie parmi les Habitans. Les montagnes sont couvertes de bois les vallées d'herbages , & l'air , en général , y est si pur , que malgré la chaleur , notre viande s'y conservoit deux jours & le poisson un. Nous n'y trouvâmes ni grenouille , ni crapaud , ni scorpion , ni millepieds , ni serpent d'aucune espèce ; les fourmis , qui y sont en très-petit nombre , sont les seuls insectes incommodes que nous ayions vu.

LA partie S. E. de l'isle semble être mieux cultivée & plus peuplée que celle où nous débarquâmes ; chaque jour il en arrivoit des bateaux chargés de différens fruits ; & les provisions étoient alors dans notre

ANN. 1767.
Juillet.

marché en plus grande quantité & à plus bas prix que lorsqu'il n'y avoit que les fruits du canton voisin de notre mouillage.

LE flux & le reflux de la marée y sont peu considérables & son cours est irrégulier, parce qu'elle est maîtrisée par les vents. Il faut pourtant remarquer que les vents y soufflent d'ordinaire de l'E. au S. S. E., & que ce sont le plus souvent de petites brises.

LE séjour d'Otahiti fut très-salutaire à tout l'équipage & au-delà de ce que nous en attendions, car en quittant l'isle nous n'avions pas un seul malade à bord, excepté mes deux Lieutenans & moi; & même nous entrions en convalescence, quoique nous fussions encore bien foibles.

IL est certain qu'aucun de nos gens n'y contracta la maladie vénérienne; comme ils eurent commerce avec un grand nombre de femmes, il est extrêmement probable qu'elle n'étoit pas encore répandue dans cette isle. Cependant le Capitaine Cook, dans son voyage sur l'*Endeavour*, l'y trouva établie; le *Dauphin*, & la *Boudeuse* & l'*Etoile*, commandés par M. de Bougainville, sont les seuls vaisseaux connus qui aient abordé avant lui à Otahiti. C'est à M. de Bougainville ou à moi, à l'Angleterre ou à la France qu'il faut reprocher d'avoir infecté de cette peste terrible une race de peuples heureux; mais j'ai la consolation de pouvoir disculper sur cet article d'une manière évidente & ma patrie & moi.

CHACUN fait que le Chirurgien de tout vaisseau de Sa Majesté, tient une liste des personnes de l'équi-

page qui sont malades , qu'il y spécifie leurs incommodités & le tems où il a commencé & achevé de les soigner. Me trouvant un jour présent lorsqu'on payoit la solde de l'équipage , plusieurs Matelots s'opposèrent au paiement du Chirurgien , en disant que quoiqu'il les eût rayés de sa liste , & qu'il certifiât leur guérison , ils étoient encore malades. Depuis ce tems , toutes les fois que le Chirurgien déclaroit qu'un homme inscrit sur la liste des malades étoit guéri , j'ai toujours fait venir le convalescent devant moi pour constater la vérité de la déclaration. S'il disoit qu'il avoit encore quelques symptômes de maladie , je le laissois sur la liste ; lorsqu'il avouoit qu'il étoit entièrement rétabli , je lui faisois signer le livre en ma présence afin de confirmer le rapport du Chirurgien. J'ai déposé à l'Amirauté une copie de la liste des malades pendant mon voyage ; elle a été signée sous mes yeux par les convalescens ; elle contient le rapport du Chirurgien écrit de ma propre main , & ensuite mon certificat. On y voit , qu'excepté un malade renvoyé en Angleterre sur la Flûte , le dernier enregistré pour maladie vénérienne , est déclaré , par sa signature & la mienne & par le rapport du Chirurgien , avoir été guéri le 27 Décembre 1766 près de six mois avant notre arrivée à Otahiti , où nous débarquâmes le 19 Juin 1767 , & que le premier inscrit pour la même maladie , en nous en revenant , a été mis entre les mains du Chirurgien , le 26 Février 1768 , six mois après que nous eûmes quitté l'isle d'où nous partîmes le 26 Juillet 1767. Tout l'équipage a donc été exempt de mal vénérien pendant quatorze mois & un jour , & nous avons passé le milieu de cet espace de tems

ANN. 1767.
Juillet.

ANN. 1767.
Juillet.

à Otahiti ; enfin j'ajouterai que le premier qui fut inscrit sur la liste comme attaqué du mal vénérien en nous en revenant , avoit contracté sa maladie au Cap de *Bonne-Espérance* où nous étions alors.

